



De l'inquiétante étrangeté à l'étrangeté légitime

COMMUNICATION DE CLAIRE LEJEUNE

A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 JANVIER 2000

J'avais été profondément remuée par la communication que Guy Vaes nous a faite il y a un an déjà¹. À travers *Le Procès* de Kafka, quelques nouvelles et romans de Paul Bowles, Stenham, Élisabeth Bowen, Julien Green, Javier Marias, et son propre roman intitulé *L'Envers*, Guy Vaes nous entretient de cette expérience psychique qu'est le *vacillement des apparences* : ainsi s'intitulait sa communication.

Pour vous resituer (ou vous situer si vous n'y étiez pas) dans le contexte d'où est partie ma réflexion, je citerai quelques phrases extraites de la communication de Guy Vaes :

Je ne vous surprendrai pas en disant que mon sujet a trait à l'étrange. À l'*Unheimlich*, l'inquiétante étrangeté qui préoccupa Freud.

[...] Et quand je dis étrangeté, je pose l'accent sur ce que le phénomène a de déstabilisant. Bien que rien n'ait encore altéré le décor et les usages du quotidien, un pressentiment nous avertit d'un insidieux glissement de terrain.

L'origine de ce trouble demeure toutefois occultée. Les indices en sont parfois si ténus, à la limite du visible et de l'audible, qu'on peut se demander, la conscience les ayant pourtant recueillis, comment le regard et l'ouïe ont pu les saisir sans que l'attention s'y soit attardée. Un branle se transmet alors à chacune de nos fibres, telle la trépidation d'un navire en partance (en partance vers un état de conscience encore

¹ Le 12 décembre 1998. Elle a paru dans le bulletin de l'Académie, t. LXXVI, n° 3-4, p. 487-504.

inexpérimenté, précisera-t-il dans sa conclusion). *Nous progressons sur un sol que parcourent les ondes d'un proche séisme.* Ce qui naguère nous sécurisait a perdu ce pouvoir.

[...] *J'ajouterai, avec insistance, que le phénomène, quand il développe un voltage maximal, ne se rencontre pas fréquemment.*

[...] Dans un roman, l'étrangeté ne livrera d'ordinaire sa fine pointe, ce qu'elle a de déstabilisant, qu'au cours d'un bref épisode.

[...] S'étend-elle, l'étrangeté, sur la totalité d'un roman, elle risque de s'essouffler d'amoindrir sa magie, de virer au procédé.

J'ai dit, non sans émotion, dans le débat qui l'a suivie, que cette communication « me donnerait à écrire ».

J'avais eu le sentiment immédiat qu'à travers sa double expérience d'auteur et de lecteur, Guy Vaes venait d'ouvrir une brèche dans l'étanchéité du mur de rationalité — le garde-fou des théories analytiques et des interprétations savantes — que notre culture a construit entre l'abîme intérieur de l'auteur et celui du lecteur. J'y ai vu l'ouverture d'une conscience mitoyenne, d'un espace de traduction simultanée entre l'inconscient de l'un et celui de l'autre, champ interactif où les écritures et les lectures singulières aient lieu de se recouper, de se reconnaître, de s'entre-féconder ; l'ouverture d'un espace-temps d'intelligibilité où les interférences de l'identité et de l'altérité respectives de l'écrivain et de son lecteur aient lieu de se croiser, de produire des instants de ce que René Char appelle *la commune présence*, autrement dit ces *clartés mitoyennes* dont l'étrangeté est familière à Fernand Verhesen qui en fit le titre d'un de ses plus beaux recueils de poèmes.

Se conçut en moi le projet d'élargir la brèche, d'agrandir cet espace de résonance. D'où cette communication en forme d'écho à celle de Guy.

Dans ces irruptions au sein de l'écriture romanesque de ce qu'il nomme, après Freud, « l'inquiétante étrangeté », j'avais reconnu la chose même de la poésie telle que j'en ai vécu la révélation, la violence volcanique du silence abyssal dont elle s'ingénie. Inquiétante puissance du refoulé de l'Histoire dont le retour doublement vertigineux — simultanément vertige des hauteurs et des profondeurs — se fit en moi, non sans effroi, non sans détruire la stabilité de ce moi patriarcal, familial, somme toute bien rangé, ignorant de sa propre existence, qui avait été le mien jusqu'à l'âge de trente-trois ans.

Inquiétante étrangeté du *soi* s'éveillant d'une immémoriale léthargie et se mettant aussitôt à s'écrire, à dévider le fil d'une autographie dont j'ai progressivement compris qu'elle est la signature continue de la seule légitimité que je me reconnaisse et dont je puisse m'autoriser. Étrangeté née d'un séisme intérieur, d'une rupture mentale avec mon conditionnement patriarcal, de la destruction de l'autocensure où était emmurée ma pensée jusque-là. De ce double vertige des hauteurs et des profondeurs qui détruisit d'un coup l'apparente horizontalité des choses de ma vie, je dirai aujourd'hui qu'il ouvre une conscience de haut en bas, qu'il témoigne de l'initiation d'une existence à sa verticalité, à sa quadridimensionnalité, soit à sa maturité créatrice, à cette réelle autonomie de la pensée qu'est son aptitude à l'autogenèse. Au-delà de l'alternative du suicide ou de la fuite pour échapper à l'enfermement, se conçoit le projet de s'enfanter soi-même en même temps que le nouveau monde mental où pouvoir ici maintenant vivre sa vraie vie. La différence entre les utopies idéologiques et l'utopie poétique, c'est que les premières sont spéculatives, terres promises ou cités radieuses vouées à l'échec parce qu'elles sont de pures constructions de l'esprit, tandis que la seconde est opérative : elle ne cesse de s'advenir, de se survenir du corps à corps journalier auquel se livrent le poète et la poésie.

L'écriture — une page à soi dans *une chambre à soi* — me devint le seul espace où puisse s'anticiper cette renaissance, anticipation dont l'absolue nécessité me tirait en avant de moi-même, assurant à travers la fatigue et la peur ce que je pourrais appeler le pas à pas quasi clandestin de mon propre dépassement, la marche d'Echternach dont procédait ma transcendance quotidienne.

Je partirai de la proposition suivante.

L'objet commun de la communication de Guy Vaes et de la mienne, par ailleurs très différentes, est *l'inquiétante étrangeté*, cette matière-énergie dont les irrptions imprévisibles ébranlent, fissurent le sol des apparences et des croyances qui tiennent lieu de certitudes à la conscience du je identitaire ; irrptions plus ou moins catastrophiques, plus ou moins apocalyptiques (c'est-à-dire révélatrices) selon leur degré de magnitude ou selon la puissance de leur voltage, ceci dit pour filer les métaphores efficaces de Guy Vaes ; mais cette *inquiétante étrangeté*, je la traiterai plus spécifiquement en poète, en « alchimiste du verbe », en analogiste. Je prendrai donc *l'inquiétante étrangeté* en filature, sachant que la métaphore et

l'oxymore parlent un langage continu, à la fois rationnel et irrationnel, qui traduit au mieux ce qui se trame mystérieusement d'une âme à l'autre, sachant aussi que ce fil d'Ariane dont se tisse le texte garde la mémoire active des métamorphoses qui s'opèrent dans le labyrinthe de notre solitude, entre le lieu des signes et le lieu du sens, entre le monde des apparences et la violence éruptive du réel.

Avant de poursuivre, je citerai trois compagnons de route.

Rimbaud, d'abord : « Trouver une langue, Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien — plus mort qu'un fossile — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. [...] Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que l'annotation de sa marche au Progrès ! Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès² ! »

Octavio Paz, lui, dira du vingtième siècle qu'il fut celui où « l'idée de progrès est entrée en décadence ». Il dira aussi : « La poésie révèle la prodigieuse réalité du monde. »

Novalis : « La poésie est le réel absolu. Ceci est le noyau de ma philosophie. Plus une chose est poétique, plus elle est réelle. »

Je ne ferai pas abstraction du fait que je suis une poète. Je tiens pour indéniable que, si la puissance du verbe est commune aux deux genres humains, son alchimie (l'alchimie du rapport à soi et à l'autre) s'élabore différemment dans un corps de femme et dans un corps d'homme. J'y reviendrai.

Selon les variations d'intensité du phénomène qui nous occupe ici, peuvent se produire un vacillement à peine perceptible des apparences (dont la mémoire sismographe gardera la trace indélébile, la fêlure plus ou moins active, susceptible d'être approfondie, selon les circonstances) ou bien le sinistre total des formes de représentation du réel, déconditionnement brutal de l'imaginaire dont se libère la foudre, la violence instinctive de la pulsion de vie et de mort, à la fois destructrice et créatrice dont s'origine la pensée. C'est ici le moment de citer l'hypothèse d'André Breton : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et

² Lettre à Paul Demeny.

l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point. On voit assez par là combien il serait absurde de lui prêter un sens uniquement destructeur, ou constructeur : le point dont il est question est *a fortiori* celui où la construction et la destruction cessent de pouvoir être brandies l'une contre l'autre³. »

« Concentration et dilatation du moi, tout est là », dira Baudelaire.

Retrouver la mémoire de rien (*res* en latin signifie « la chose »), la mémoire de la chose où s'annule toute contradiction, toute distance spatio-temporelle, mémoire de l'éclair substantiel où s'abolit le hasard, c'est retrouver la mémoire du point d'extrême concentration, d'absolue nécessité où la multitude des points de la sphère psychique se fondent, se connaissent les uns les autres au prix d'une perte fulgurante de raison distinctive.

René Char écrira : « Si nous habitons un éclair, il est le coeur de l'éternel. »

À la faveur de ce prodigieux éclair d'intuition qui déchire les voiles de l'apparence, où se laisse voir l'extrême vulnérabilité du *coeur mis à nu* selon Baudelaire, *le nu retrouvé* selon Char, s'opère le passage vers un état de conscience ardemment désiré, mais dont nous concevons seulement la possible existence. Pour passer de la possibilité de ce nouvel état à sa réalité, le travail solitaire de la pensée sera énorme et son *progrès* (selon Rimbaud) entre deux bonds entre deux sauts qualitatifs — d'une lenteur souvent désespérante. Sur les ruines de la stabilité perdue, se (re)construira graduellement une conscience ouverte sur le monde, conscience reliée où les choses, les lieux et les événements de la vie intérieure entrent en résonance, en correspondance avec ceux de la vie extérieure ; où tous les âges et tous les visages de la mémoire se rencontrent et se reconnaissent dans le partage lumineux de la *commune présence*.

La pensée affranchie des limites internes et externes que lui assigne le principe de raison se crée un réseau de libre circulation où n'existe plus de sens interdit. Ainsi s'opère, sans le recours à la transcendance d'un Dieu ou d'une idéologie, la *conversion* poétique d'une âme, c'est-à-dire le passage de la mentalité duelle qui bannit l'étrangeté du tiers, à la mentalité pluridimensionnelle qui la valorise en tant que citoyenneté universelle.

³ *Le second manifeste du surréalisme.*

Il ne faut pas confondre étrangeté et altérité. Le fait d'être autre ne fait de l'autre un étranger que par abus de langage du même, du sujet identitaire. Je suis toujours l'autre de quelqu'un tandis que ce quelqu'un est toujours l'autre du je que je suis. En réalité, être deux, c'est être au moins quatre.

J'entends par étrangeté la présence hybride, inquiétante pour la raison parce que foncièrement irrationnelle, qui nous advient des interférences passionnelles de notre identité et de notre altérité, croisements qu'interdit le principe de conservation du même, de l'identique. L'étrangeté prolifère, de jour et de nuit, dans le champ de l'inconscient où la raison n'a pas accès. Cette puissance archaïque dont les irruptions plus ou moins violentes au sein de la conscience moderne font *vaciller les apparences*, c'est la chose ignitive, non cognitive de l'intuition divinatoire, *la sauvagerie même* (Hölderlin), la solarité dont s'origine la pensée terrienne, autrement dit cette lucidité foncièrement païenne dont René Char nous dit qu'elle est « la blessure la plus rapprochée du soleil ».

De cette double attraction des choses du très haut et du très bas, de cette extrême tension intérieure dont nous advient la verticalité, Rimbaud dira : « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil. »

En écho à Rimbaud, ce fragment de mon dernier livre : *Le livre de la mère*:

Je te préviens, Icare, il faut mener ta course à une hauteur moyenne. Vole entre la mer et le soleil. Ainsi parlait à son fils la raison de Dédale.

La passion, elle, m'a emportée vers le sommet du rêve d'amour où je s'unissant parfaitement à l'autre s'éveille à la plénitude de soi.

Le temps de faire corps avec la lumière-nature, se consumèrent toutes ces paires d'ailes qu'étaient mes croyances et mes représentations du réel.

Je fus une Icare dont l'esprit fit deux pas sur le soleil tandis que son corps tombait à la mer. C'est à l'expérience du plus grand écart entre le ciel et la terre, entre la grâce et la pesanteur qu'il fallut trouver une langue pour me remettre au monde.

L'intelligence interactive de l'envol et de la chute : celle qu'il faut incarner pour devenir une femme de tous les âges : une femme qui marche.

Née de la mer allée avec le soleil...

Irruption apocalyptique d'un instant d'éternité dans l'exiguïté de notre finitude. Retour de l'arkhè au sein de la mentalité moderne conditionnée par le principe de la *tekhènè*. Ici, je me rapporte à un autre livre de Fernand Verhesen intitulé *L'Archée* dont l'exergue est une citation du poète grec Odysseus Elytis : *L'archée, c'est l'instant le plus juste du monde*. (Le mot *archée* qui vient du grec *arkhè*, « principe », est le nom par lequel les alchimistes et les anciens physiologistes (Paracelse) désignaient le « feu central de la terre », et le « principe de vie ».)

Au commencement est la mémoire du feu, *mémoire de rien* (c'est le titre d'un de mes livres), mémoire physique de la chose qu'est le silence-lumière au degré zéro de la forme, au degré zéro de l'image, au degré zéro du langage. Héraclite disait de cette foudre originelle, de cette divinité naturelle qu'elle *pilote l'univers*. Elle sera mythifiée, mystifiée dès l'aube de la civilisation, attribuée à la surnature d'un Père créateur de l'univers, au prix de l'inhibition et de la prohibition de la pensée-mère dont nous ne pourrons jamais retrouver la mémoire qu'au bout d'un incestueux *retour amont* (René Char), d'une périlleuse quête de l'orient mental dont tant de poètes ne sont jamais revenus.

Donc, illuminations locales, de faible voltage, ou bien explosion nucléaire, séisme de magnitude absolue que provoque le grand éveil à soi, l'initiation à la coïncidence de l'être et du non-être, à la simultanéité de la vie et de la mort (Eros et Thanatos), à la fulgurante consubstantialité originelle de je et de l'autre.

« Car JE est un autre, écrit Rimbaud. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène. »

J'assiste à l'éclosion de ma pensée. Autrement dit, à la naissance de cette inquiétante étrangeté, de cette éternelle nouveauté qui se conçoit en moi de la simultanéité des mouvements d'attraction et de répulsion des contraires, de « l'abolition du hasard » entre je et l'autre. J'assiste à la genèse apocalyptique de la pensée en moi.

Le moi perçoit ces *remuements dans les profondeurs*, ces *bonds*, ces irrutions de la puissance du *nouveau* sur la scène de l'habitude, avec plus ou moins d'inquiétude parce qu'ils le déstabilisent, l'insécurisent : « Ce qui naguère nous sécurisait a perdu son pouvoir », dit Guy Vaes. Cette étrangeté à l'oeuvre dans l'inconscient

est perçue par le je identitaire comme le péril interne que lui fait courir l'intrusion à la fois désirable et indésirable de l'autre sur son territoire, à l'intérieur de sa propre maison mentale. Le sentiment d'étrangeté qui naît de cette incontrôlable promiscuité souterraine de l'identité et de l'altérité nous angoisse, nous panique parce qu'il nous communise substantiellement, nous érotise par le fond ; parce qu'il dépossède notre ego possessif, notre moi infantile de toute certitude, de toute propriété (de tout avoir, de tout pouvoir, de tout savoir), à l'insu de notre volonté et sans la permission de notre raison. Le soi qui cherche à se faire jour en moi n'obéit qu'à l'ordre d'un désir subconscient que ma raison perçoit comme source même du désordre, comme menace de folie. À l'émergence de cette puissance inconnue qui l'insécurise, le moi répondra par une attitude oscillant entre l'accueil et le rejet. Il aura donc à l'égard de cette *inquiétante étrangeté* qui le meut, qui l'émeut clandestinement par le fond, une réaction xénophobe ou xénophile qui déterminera les variations de son comportement érotique, éthique et politique.

C'est de l'amour ou de la haine de notre propre étrangeté que se nourrit notre amour ou notre haine de l'étrangeté d'autrui. Je veux dire par là que toutes les formes de notre vie relationnelle s'enracinent dans le rapport nécessairement conflictuel qu'entretient en nous la rationalité gardienne de notre « normalité », de notre conformité sociale et culturelle, avec les imprévisibles turbulences du désir d'intégrité de soi, désir fou de jouir de cette *commune présence* édénique où je et l'autre cessent de se manquer l'un à l'autre. Si la raison pure et dure ne veut rien savoir de la passion d'être soi, c'est-à-dire simultanément je ET l'autre, passion qui menace ce qu'elle croit être sa rigueur, elle se fait un état idéal de sa stérilité ; de sa cécité et de sa surdité, la garantie même de sa maîtrise, de l'intangibilité de ses pouvoirs et de son autorité.

Mais, si la conscience fissurée du moi identitaire se laisse féconder par la puissance éruptive de l'étrangeté, si elle s'ouvre à la poésie à la fois une et multiple qui la communise par le fond, elle s'humanise, se fraternise, se responsabilise, certes, mais au prix de sa culpabilité à l'égard de la loi d'exclusion qui garantit la stabilité de l'État hiérarchique.

C'est dans la malédiction des langues de cette étrangeté dérangeante que se fonde le règne xénophobe de la raison distinctive. L'étrangeté qui ose non seulement se vivre et s'écrire mais se publier — troubler l'ordre public — est

nécessairement coupable, coupable du parricide, du déicide qu'est son auto-délivrance et son auto-légitimation. Au regard de la raison divisionnaire qui fonde la civilisation occidentale, notre étrangeté visionnaire est l'enfant incestueux de notre secrète passion de l'origine, l'enfant naturel du métissage interdit de notre identité et de notre altérité, de notre féminité et de notre virilité. Présumée coupable d'être née de la faute originelle, la poésie est en chacun de nous l'enfant apatride, androgyne, hybride ; l'énergumène porteur d'une différence, d'une turbulence qu'il faut à tout prix exclure de la Cité au nom de l'Ordre xénophobe du patriarcat. Dans *Le Procès* de Kafka, n'est-ce pas sous la forme de cette culpabilité-là que Joseph K. vit ce procès qu'ON intente — au nom de la loi du Même, au nom d'une obscure raison d'État — à son étrangeté ? Guy Vaes écrit à ce propos :

Il a donc suffi d'un dé clic, de l'intrusion de deux gardiens de la loi, pour que le monde de l'accusé, nouvel élu, cède la place, sans que se modifient les apparences, à une société autre, à une organisation dont les décrets, les règles tortueuses, les sévices dissimulés réclament, pour qu'on puisse faire front ou prendre toute latitude, une vigilance jamais en repos.

Inculpation implicite de sa singularité, de sa différence, de sa judéité par un mystérieux tribunal. Menace permanente, surveillance de plus en plus rapprochée dont la xénophobie ambiante enserre la vie quotidienne du *corps étranger* au point de la rendre impossible sans une vigilance sans faille, une résistance de tous les instants... Tout pouvoir totalitaire se maintient par sa capa-cité d'épuiser, de mater ou de récupérer cette force de résistance qu'est la conscience active de notre étrangeté.

Mais nous ne pouvons assumer opérativement notre étrangeté sans nous charger du poids de la faute qu'elle porte fatalement au regard des morales identitaires. Dans la mesure où l'identité est à leurs yeux un bien qu'il faut à tout prix sauvegarder, l'étrangeté est un mal qu'il faut éradiquer. Pour ces morales, la culpabilité de l'inclassable, de l'indéfinissable est une vérité fondamentale, voire fondamentaliste, un paramètre que nous ne partageons certes pas, mais dont nous devons tenir compte dans nos stratégies de résistance. Il ne suffit pas d'une révolte

qui soit un rejet irréaliste et inconséquent de cette énergie négative qu'est la culpabilité qu'ON impute à notre différence, sexuelle ou culturelle. Cette culpabilité-là existe, elle a été mise au monde au nom de la stabilité de l'État patriarcal. Elle coexiste fatalement avec lui. En finir avec elle serait du même coup en finir avec lui. Et ça, nous le pouvons si nous le voulons. En opérant sur notre propre culpabilité, en transformant ses maléfices en bénéfiques personnels, nous travaillons à miner, à ébranler, lentement sans doute, mais à coup sûr, le fondement sacrificiel de notre société. Assumer notre part de cette culpabilité, notre *part maudite*, comme la nommera Georges Bataille, n'est pas se résigner à porter sa croix, à subir aveuglément la fatalité historique du sacrifice humain, c'est travailler sans relâche à comprendre son sens, à s'en faire de la lumière qui puisse éclairer nos pas dans l'inconnu du siècle où nous entrons. Le lieu de transmutation de l'énorme culpabilité historique que nous partageons, en génie éthique et politique, c'est l'écriture visionnaire où la pensée apprend à se transcender soi-même, à renaître sans cesse de ses propres défaites.

Penser, selon le principe de raison, c'est *faire la distinction*, se purger de l'impureté du tiers affectif, soit de la *matière-émotion*, selon l'expression de René Char. A est A et B est B. Rien de commun entre identité et altérité. Toute mitoyenneté, toute ambiguïté, toute équivocité doit être exclue, privée de légitimité. Au nom du maintien de l'Ordre, la logique identitaire exclut la citoyenneté du tiers inclassable du côté des sujets ou des objets, des dominants ou des dominés, elle justifie toute forme d'inquisition, toute « purification » sexiste, ethnique, raciste. Elle légitime l'imposture qu'est l'exercice d'une justice d'apparat, d'appareil, d'apparence, fondée sur l'iniquité du principe d'identité.

« La poésie est la négation de l'iniquité », dit Baudelaire. D'où la culpabilité inhérente non seulement à l'action poétique, mais à l'existence même du poète.

Selon la poésie, penser, c'est au contraire inclure le tiers, *faire des rapprochements* (Reverdy), établir des *correspondances* (Baudelaire), des analogies entre tous les lieux du dehors et ceux du dedans. Selon la pensée analogique qui sous-tend tout langage dia-logique, A est à B ce que C est à D, je-sujet suis à toi-objet ce que tu-sujet es à moi-objet. De ce double dédoublement s'ingénie un jeu relationnel à quatre voix, un quatuor où l'inter-révélation se substitue à l'exclusion.

Ainsi se vit la quadruplicité du nous qu'est un soi conscient de sa pluralité subjective et objective.

L'ambiguïté affective, la *matière-émotion* dont la raison binaire se fait un déchet — un *obstacle épistémologique*, dit Bachelard —, c'est la matière même du verbe de la poésie. Du refoulé de l'Histoire, le poète — ce travailleur de fond, l'horrible *travailleur* dont parle Rimbaud — se fait un inépuisable minerais d'énergie créatrice, de quoi produire la lumière qui puisse éclairer l'action par le fond de la caverne, non sans faire « vaciller les apparences ».

Revenons maintenant à la communication de Guy Vaes :

[...] si l'étrangeté était vécue comme radicalement inassimilable, si elle démantelait nos repères familiers, ôtait le moindre garde fou, on ne pourrait l'appréhender que dans un état panique. Quitte à devenir la proie d'une transe dont l'aiguillon serait l'effroi. *À moins que ne se fasse jour un consentement éperdu à son surgissement, à la révélation qu'elle pourrait contenir.*

Phrase capitale qui fut pour moi le moment-clé de sa communication. C'est ici que tout se joue. je veux dire l'avenir érotique, éthique et politique d'une existence : dans l'accueil et le traitement xénophobe ou xénophile qu'elle réserve à la possible révélation de la vérité de soi que porte *l'inquiétante étrangeté* lorsqu'elle fait irruption dans le champ bien ordonné de la rationalité. Ou bien tu l'épouses pour le pire et le meilleur ou bien tu l'enterres au plus profond de ta mémoire après lui avoir coupé la langue, et ça veut dire qu'en sauvegardant ta raison de l'irruption catastrophique du langage irrationnel de l'émotion et de la passion, tu la stérilises, tu la castres de sa puissance autogénérative, autrement dit tu la sénilises en même temps que tu l'infantilises...

Lorsque *l'inquiétante étrangeté* devient objet de xénophobie meurtrière, un rapport schizophrénique s'établit entre l'inconscient profond dont elle émerge et le conscient identitaire qu'elle terrorise.

Donc, aimer notre étrangeté, faire corps avec elle, perdre la peur et la honte qu'elle nous inspire, *consentir éperdument à son surgissement, à la révélation qu'elle pourrait contenir*, comme nous le disait Guy Vaes. René Char nous y exhorte lorsque, faisant allusion sans doute aux compagnes et compagnons de résistance,

ou s'adressant aux *alliés substantiels* nouvellement initiés au partage de la *commune présence*, il écrit : « Compagnons pathétiques qui murmurez à peine, allez la lampe éteinte et rendez les bijoux. Un mystère nouveau chante dans vos os. Développez votre étrangeté légitime. »

Nous basculons résolument de *l'inquiétante étrangeté* selon Freud à *l'étrangeté légitime* selon Char lorsque nous consentons éperdument à faire corps, à faire *chair* avec elle, à l'écouter *chanter dans nos os*, à laisser se déployer en nous cette langue universelle qu'est la *langue de l'âme pour l'âme* dont Rimbaud nous prédit l'avènement. Nous passons de la menaçante étrangeté du tiers impur telle qu'elle est perçue par la raison xénophobe, à *l'étrangeté légitime* telle que la veut, telle que la vit le poète qu'elle exclut de sa république, dès que celui-ci prend irrévocablement conscience de l'insupportable iniquité de sa condition. Ici s'opère une révolution effective de la mentalité. Sur les ruines de la *Cité idéale* selon Platon (démocratie fondée, rappelons-le, sur l'exclusion des poètes, des femmes, des enfants et des fous) s'autorise la construction de la *Cité réelle* prophétisée par Rimbaud lorsqu'il écrivait : « L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La poésie ne rythmera plus l'action ; *elle sera en avant*. / Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme — jusqu'ici abominable — lui avant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons⁴. »

Ce texte que je ne me lasse pas de citer, où je me suis reconnue parmi le cortège de ces femmes en voie d'émancipation, parmi ces poètes citoyennes dont Rimbaud prévoyait la venue, me devint un véritable viatique dans le désert d'incompréhension qu'il fallut traverser.

J'ai dit tout à l'heure que je reviendrais à la différence qu'il y a entre l'expérience poétique d'une femme et celle d'un homme. Plutôt que de me paraphraser, j'ai sélectionné quelques fragments du *Livre de la mère*, qui témoignent de ma recherche poétique à cet égard :

⁴ Lettre à Paul Demeny.

Nous n'ignorons plus que nous sommes tous bisexuels, tous impurs, tous métis de naissance, mais que la féminité d'une femme diffère de celle d'un homme, comme la virilité d'un homme diffère de celle d'une femme, ce qui signifie que, dans un couple, il y a en réalité quatre sexes en jeu, quatre personnes en présence, plus ou moins révélées à elles-mêmes et les unes aux autres, ce qui me fait dire qu'il n'y a pas d'auto- ni d'homosexualité qui ne soit une forme particulière d'hétérosexualité.

Pour en revenir à Freud, je rappellerai ce qu'il écrivait à la fin de sa vie dans une lettre à son ami Schliess : « Je commence à croire que tout acte sexuel est un processus dans lequel quatre personnes se trouvent impliquées. »

Bachelard, lui, disait : « Je suis seul, donc nous sommes quatre. Le rêveur solitaire fait face à des situations quadrupolaires⁵. »

Suite des extraits du *Livre de la mère* :

Si l'écriture est le lieu d'un travail de la pensée sur les contenus de la mémoire, ces contenus — conscients et inconscients — sont différents selon qu'il s'agit d'une mémoire de femme ou d'une mémoire d'homme.

Si l'expérience intérieure d'une femme diffère de celle d'un homme, cela tient non seulement à la différence de mémoire culturelle (le féminin n'a pas traversé l'histoire en sujet dominant mais en objet dominé), mais aussi à celle de la mémoire du corps.

Tous les humains ont une mère, la moitié seulement d'entre eux ont et sont une mère (actuelle ou potentielle). La moitié des individus seulement possède une mémoire génétique à la fois passive et active. La pensée des femmes jouit d'un lien réversible à l'origine, d'une mémoire ombilicale, fil d'Ariane qui relie le temporel à l'éternel. L'imaginaire féminin de la création s'enracine dans l'expérience physique de la conception, de la gestation et de l'enfantement.

[...]

Comment nier qu'une femme, ayant eu et ayant été une mère a et est de l'instant conceptionnel et de la genèse du vivant une mémoire différente de celle d'un homme ? Une femme connaît l'autre par la mémoire inextinguible de l'avoir conçu et enfanté, d'avoir pris le temps de le faire. Si un homme garde indélébile la mémoire charnelle et affective d'avoir eu une mère, d'être passé par le ventre d'une femme pour venir au

⁵ La poétique de la rêverie.

monde, il est privé de celle d'avoir été ce ventre gravide, ce lieu non seulement de conception et de gestation mais d'expulsion d'un autre homme, d'une autre femme (dont il faudra se couper, dont il faudra pour qu'à son tour il ou elle puisse devenir soi, reconnaître l'étrangeté légitime). Dès lors, comment le rapport du je féminin à l'existence de l'autre pourrait-il sans se dénaturer, sans s'aliéner, s'identifier à celui du je masculin érigé en modèle ?

En exergue à ma conclusion, je vous lirai celle de Guy Vaes :

Dirai-je, en guise de conclusion toute personnelle, que l'inquiétante étrangeté, dans la mesure où elle me mobilise, m'apparaît moins comme l'expérience d'un moment isolé, que comme un embryon d'apprentissage, de préparation à un état encore jamais expérimenté. Vue sous cet angle, elle est bel et bien un défi ; elle incite l'auteur à rompre les scellés ; elle le dirige ou le précipite vers un point de non-retour. Forcer sa venue, l'utiliser avec préméditation serait une grossière erreur ; elle ne peut s'imposer que par la nature et les exigences du texte. Mais, parce qu'il en émane la séduction d'une promesse — si le défi tournait à notre avantage ? Si les scellés se rompaient ? —, certains d'entre nous, [...] resteront sensibles à ce qui, en sourdine, dans une sorte d'éloignement, rappelle les trois coups qui précèdent le lever du rideau. »

La raison n'est jamais fécondée que par les éclairs d'intuition où elle se perd. *L'écriture du désastre*, pour reprendre le titre d'un livre de Maurice Blanchot, est l'incessant travail d'intégration par notre rationalité sinistrée de ce qui lui est advenu d'étrange, de foncièrement irrationnel. Il s'agit de vivre ces irruptions d'étrangeté, non pas comme une affolante menace de chute dans la maladie mentale, mais comme la chance unique d'accéder à *la grande santé* de la raison qui a surmonté l'épreuve de sa perte.

L'étrangeté — la poésie — est à la fois de partout et de nulle part. Elle vient d'un pays immémorial qui appartient à tous et à personne, vers lequel elle ne cesse *d'aller*, de marcher à travers les inquisitions, les persécutions, les massacres de l'histoire.

« Où croît le péril croît aussi ce qui sauve », dit Hölderlin.

Tous les humains sont des étrangers qui s'ignorent jusqu'au jour où leur étrangeté se révèle dans l'ébranlement plus ou moins catastrophique de leur conscience identitaire. Il n'y a pas d'autre remède spécifique à la fatalité historique de l'exclusion que l'éveil et la levée de cette multitude d'étrangetés capables de se reconnaître et de se solidariser, capable de créer le réseau de xénophilie qui puisse efficacement combattre la xénophobie régnante. Nulle autre chance que cette alliance substantielle des étrangers que nous sommes, pour conjurer le péril mortel que fait courir à l'humanité, à la vie elle-même, l'uniformisation que vise la mondialisation en cours.

La seule puissance capable de faire échec aux totalitarismes, aux intégrismes religieux et politiques, nous savons qu'elle vit en nous. Écoutons-la chanter dans nos os.

Développons notre étrangeté légitime.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Claire Lejeune, *De l'inquiétante étrangeté à l'étrangeté légitime* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur :
<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/lejeune080100.pdf>>